Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 111 (1966)
Heft: 12

Artikel: En relisant Clausewitz : la "grammaire de la guerre"
Autor: Schneider, Fernand-Thiébaut
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343335

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En relisant Clausewitz: La « Grammaire de la Guerre »

C'est à travers tout l'ouvrage *Vom Kriege* qu'il faut glaner la pensée du grand maître sur les relations entre la « logique » politique et la « grammaire » de la guerre. Et la primauté de la première ne nous apparaît vraiment dans toutes ses dimensions qu'au terme d'une quête minutieuse, pratiquement dans les huit grands livres du traité.

Par contre, l'enseignement clausewitzien sur le phénomène guerre proprement dit a été condensé, par le général prussien lui-même, dans un texte généralement peu connu et sur lequel nous voudrions attirer l'attention de nos lecteurs.

Il s'agit d'un exposé d'ensemble, récapitulatif, rédigé par Clausewitz à l'intention de son éminent élève, le prince héritier de Prusse. Au terme de ses leçons d'initiation au monde de la guerre — que nous pouvons supposer avoir été celles de *Vom Kriege* — le grand précepteur avait sans doute tenu à concrétiser ses exposés et ses conclusions dans cette vue d'ensemble, intitulée par lui: *Les principes les plus importants pour la conduite de la guerre.*[1]

Il était donc indiqué de présenter ici un aperçu de ce « digest » de la pensée clausewitzienne sur la tactique et la stratégie.

* * *

L'exposé considéré comporte quatre parties:

— *Première partie:* Principes de base pour la guerre en général;
— *Deuxième partie:* La tactique ou science du combat;
— *Troisième partie:* La stratégie;
— *Quatrième partie:* De l'application à la guerre des considérations qui précèdent.

---

[1] Le lecteur intéressé trouvera le texte intégral de ce document en annexe à l'édition de poche de *Vom Kriege*, présentée par Wolfgang Pickert et Wilhelm Ritter von Schramm (Editions Rowohlt, 1963.)

Principes de base pour la guerre en général

D'entrée en matière Clausewitz indique la portée de la « théorie de la guerre »: « La théorie de la guerre traite essentiellement de la manière dont on peut réaliser aux points décisifs une supériorité de forces physiques et des avantages; toutefois, quand ceci n'est pas possible, cette théorie nous enseigne aussi comment faire intervenir les valeurs morales: en considérant les fautes probables de l'ennemi, l'impression causée par une entreprise audacieuse, etc., voir même notre propre désespoir... » Et Clausewitz conclut: « ... Tout ceci ne se situe pas en dehors de l'art de la guerre et de sa théorie, car cette dernière n'est pas autre chose qu'une méditation raisonnable sur toutes les situations dans lesquelles l'on peut se trouver à la guerre. Ce sont les plus dangereuses que l'on imaginera le plus souvent... Ainsi l'on sera conduit aux décisions héroïques basées sur la raison... »

Il est remarquable que, dès le début de son exposé, Clausewitz évoque sa « philosophie de la guerre », déduite de la doctrine de Kant: agir aux confins du raisonnable et du réel. Mais, précisément, à la guerre, le réel souvent nous échappe: d'où la nécessité d'agir sans toujours pouvoir le faire en connaissance de cause. Mais, dit Clausewitz, il ne faut pas désespérer. Car il est encore plus raisonnable d'agir sur des données incertaines que de ne pas agir du tout.

Dans ces conditions, il faut se familiariser avec l'idée d'une éventuelle fin glorieuse, plutôt que d'abandonner la partie. Nous remarquerons, en passant, cette insistance sur une possible « fin glorieuse ». Elle marque la part du « hasard », du « Zufall », sur lequel ont tant insisté les écrivains militaires de cette école prussienne du début du XIXe siècle. Il y a là l'un des aspects essentiels de l'enseignement clausewitzien, qui oppose constamment les données de la raison pure aux nécessités de l'action. Car, précise le maître, « il est dans la nature des choses que la théorie, à la guerre, conseille ce qui est le plus décisif, c'est-à-dire le plus audacieux ». Toutefois,

ajoute-t-il aussitôt, « la théorie, ici, laisse au chef de guerre le soin de décider en fonction de son courage, de son esprit d'entreprise, de sa confiance en lui-même... ». Mais, ajoute-t-il, « n'oubliez pas qu'aucun chef de guerre n'est devenu grand sans audace ».

Ces quelques citations ont l'avantage de fournir en quelque sorte le «leitmotiv» de l'enseignement de la guerre proprement dite, c'est-à-dire de la stratégie et de la tactique. C'est cette dernière qui, ainsi qu'il a été dit, fait l'objet de la deuxième partie des conseils de Clausewitz à son élève.

La tactique ou science du combat

Dans cette partie de son exposé Clausewitz déclare d'abord que « la guerre consiste en une combinaison de nombreux combats particuliers. Mais si cette combinaison peut être parfaitement sage ou déraisonnable, et si d'elle dépend le succès, le combat lui-même n'en est pas moins encore plus important... »

En bref, ce n'est qu'un ensemble de combats heureux qui, par leur « combinaison », feront gagner la guerre. L'élément primaire reste donc ce combat que Clausewitz étudie dans la défensive, puis dans l'offensive.

a) *Principes généraux pour la défensive.*

Ces principes peuvent se résumer ainsi:

— Agir en sorte que les propres troupes échappent à la connaissance de l'ennemi aussi longtemps que possible, car l'on peut toujours être attaqué par l'ennemi, sauf au moment où l'on attaque soi-même;

— Ne pas engager simultanément toutes ses troupes, car il faut constamment avoir des forces disponibles pour l'action;

— Ne pas attacher grande importance au développement du front, car la largeur se fait au détriment de la profondeur et il faut avoir en profondeur des troupes disponibles en tant que réserves afin d'être à même d'intervenir sur d'autres points;

— Des forces se trouvant en arrière du front sont toujours susceptibles de contrer l'ennemi qui essaie de nous prendre à

revers ou de flanc; certaines de ces troupes doivent être disposées sur les côtés afin de prendre de flanc des éléments cherchant à nous prendre de flanc eux-mêmes.

Clausewitz conseille ensuite la « défense active » et il préconise l'attaque, contre l'ennemi assaillant, par des éléments amis ayant profité d'une bonne organisation du terrain dans la défensive.

Puis il définit les conditions d'une contre-attaque efficace soit directement contre un adversaire lancé dans l'attaque, soit au moment où il se met en marche en vue de l'attaque. Mais toujours il convient de « poursuivre un objectif décisif avec énergie et persévérance ». Là encore apparaît l'audace, notion si importante dans l'enseignement clausewitzien. Le goût du risque est affirmé comme une des qualités du chef, avec l'acceptation d'une faiblesse sur des points moins importants afin de concentrer l'effort sur l'objectif primordial, décisif..., la prudence consistant, « quand on risque quelque chose à la guerre, à ne pas omettre, par paresse, nonchalance ou légèreté, la recherche et la mise en œuvre de tous les moyens qui ne nous manqueront pas dans l'obtention de notre objectif ».

b) *Principes généraux pour l'offensive.*

— D'abord, déclare Clausewitz, il faut, tout comme dans la défensive, appliquer son effort à la partie de l'ennemi la plus apte à nous procurer, par sa défaite, des avantages décisifs.

— Comme dans la défensive, également, il convient de persévérer jusqu'à l'obtention du succès ou jusqu'à l'épuisement des moyens. Devant un ennemi actif, nous ne pouvons triompher que par une détermination supérieure.

— Pour la coordination de l'action des divisions et corps d'armée, il serait faux de vouloir les diriger uniquement à partir d'un point, en provoquant la convergence des mouvements. Il convient, au contraire, de fixer d'avance à chacun d'eux sa direction générale de marche, l'ennemi en tant

qu'objectif et la victoire sur l'ennemi comme mission. Si bien que chacun battra l'adversaire là où il le trouvera.

— Un corps isolé peut résister un certain temps et, s'il est intervenu trop tôt, même sa défaite servira la cause amie, car l'ennemi y aura perdu de sa force...

— L'un des principes fondamentaux pour l'attaque est la réalisation de la surprise, à vrai dire plus difficile avec les mesures de sûreté actuellement prises.

— De nuit, il convient de tout régler avec une plus grande précision dans le détail que dans le combat de jour.

La stratégie

Clausewitz voit dans la stratégie « la combinaison des combats qui font la trame de la guerre en vue des objectifs de la campagne et de la guerre ». Dans ces conditions, ajoute-t-il, si l'on sait gagner les combats, le reste n'est plus « qu'affaire de jugement » et il suffira de s'en tenir à quelques principes qui se rapportent essentiellement à la constitution des Etats et à celle des armées.

Ces principes, Clausewitz les classe sous trois rubriques:

Principes généraux,
Défensive,
Offensive.

a) *Principes généraux.*

« La conduite de la guerre poursuit trois objectifs essentiels:
Vaincre et détruire la puissance adverse;
S'emparer des forces armées de l'arrière et des autres sources de l'armée ennemie et
Gagner l'opinion publique. »

Pour atteindre le premier résultat, Clausewitz conseille de procéder à l'attaque de la force principale ou de la fraction la plus importante de celle-ci. Quant aux éléments de l'arrière, il faut les attaquer dans les zones où se présentent les plus fortes concentrations de potentiel militaire, par exemple, dans les grandes places fortes.

A ce point de vue, les prescriptions données sont de celles qu'enseignent les militaires de tous les temps. Mais Clausewitz élève le débat en insistant sur quatre nécessités:

— engager à fond tous les moyens disponibles, notamment à cause de l'effet moral que produisent les mesures prises à cet effet;

— application du principe d'économie des forces, car le succès à l'endroit décisif compense le risque consenti ailleurs;

— aller vite et ne pas perdre de temps;

— exploiter avec la dernière énergie les succès obtenus.

Les autres remarques du chapitre considéré ne sont que le développement de ces directives et pourraient tout aussi bien figurer dans un cours à l'usage des élèves d'une école militaire. Elles ne seront donc pas davantage évoquées ici.

b) *La défensive.*

Ce chapitre débute par une définition: « Du point de vue politique on appelle guerre défensive une guerre que l'on mène pour son indépendance. Du point de vue stratégique, une guerre défensive est une campagne dans laquelle je me borne à combattre l'ennemi à l'intérieur d'un théâtre d'opérations préparé par moi à cette fin. Le fait de livrer, sur ce théâtre, des batailles soit offensives, soit défensives, ne change rien en la matière. »

Après cette définition générale, Clausewitz fait ressortir les avantages de la défensive, comme les apprend encore aujourd'hui chaque Saint-Cyrien: choix du terrain, supériorité de l'installation permettant au défenseur de tirer un meilleur parti de ses effectifs, même de se battre efficacement contre des forces supérieures en nombre, à condition — bien entendu — de ne pas se contenter d'une attitude « passive », etc.

c) *L'offensive.*

Après avoir déclaré que l'offensive stratégique vise directement à l'anéantissement des forces armées adverses — but atteint indirectement seulement par la défensive — Clause-

witz rappelle quelques recommandations formulées dans l'énoncé des principes généraux. Mais ce chapitre est suivi d'une quatrième partie, sorte de conclusion générale du document étudié.

Sur la mise en œuvre des principes indiqués

Dans ces « conclusions », Clausewitz débute par une affirmation qui pourrait être de Napoléon. « Les principes de l'art militaire, dit-il, sont extrêmement simples. Il s'agit là sensiblement d'une affaire de bon sens, et si ces principes sur le plan tactique, plus qu'en stratégie, sont basés sur un certain savoir, ce savoir est si peu important qu'il serait difficile de le comparer — pour sa richesse et ses implications profondes — à tout autre savoir. »

Point n'est besoin, poursuit l'auteur, d'être doté d'une grande science profonde pour s'assimiler cet art qui — en dehors d'un jugement entraîné — demande tout au plus, en fait de qualités d'intelligence, de l'astuce et de la ruse.

Mais, dit ensuite Clausewitz, encore en langage napoléonien, « La conduite de la guerre, elle, est très difficile, sans aucun doute... La difficulté, la voici : rester fidèle, dans l'exécution, aux principes que l'on s'est établis... »

Et c'est sur ces difficultés d'exécution que le philosophe de la guerre insiste ensuite, en plaçant la mission du chef militaire dans son contexte réel et humain. La conduite des opérations, remarque-t-il, se présente comme l'effet d'une « machine complexe » fonctionnant avec une « immense friction » rendant infiniment ardue la transposition sur le plan du champ de bataille des combinaisons si faciles à concevoir « sur la papier ».

Quant aux causes de cette « immense friction », Clausewitz les voit au nombre de huit principales :

1. *Les renseignements sur l'ennemi*, son attitude et son emplacement, sont toujours moins abondants que dans les prévisions du projet envisagé d'avance.

D'où le danger d'une indécision du chef, incité à n'entreprendre que des demi-mesures.

2. *Les rumeurs tendent à grossir les effectifs adverses* et à exagérer la menace qu'ils représentent. Tout concourt à fausser la vision du chef, notamment l'afflux de renseignements erronés. L'homme de guerre doit donc savoir qu'en campagne il faut généralement agir avec audace, sans information suffisante, donc avoir le goût du risque.

3. *L'incertitude ne porte pas seulement sur l'ennemi, mais aussi sur l'armée amie.* D'où la nécessité de pouvoir avoir confiance entière dans son propre dispositif, donc de tout prévoir dans le détail. En particulier, dans le choix des subordonnés.

4. En cas de conduite énergique de la guerre *les obstacles rencontrés par les subordonnés et les troupes seront déclarés insurmontables par les exécutants.* Si le chef cède aux récriminations de ces derniers, il aboutira bientôt à l'inaction.

5. *Les effets escomptés en campagne ne sont jamais aussi précis que se les imagine celui qui n'a pas observé la guerre avec soin* et qui n'en a pas une expérience personnelle. Des obstacles et des retards imprévus se produisent et demandent, de la part du chef, une rigueur dans le commandement, voisine de la dureté.

6. Il faut admettre, avec certitude, que *jamais une armée ne se trouvera exactement dans la situation prévue par celui qui suit les opérations de son bureau.*

7. « Un général *qui exige l'effort maximum, des privations extrêmes de ses troupes,* obtiendra de celles-ci, s'il sait les commander avec vigueur, *les plus grands succès.*

8. D'une manière générale, dans tous les cas signalés, *les réalités sur le plan de l'exécution se présentent avec plus de vigueur qu'on ne se les était imaginées auparavant* dans ses mûres réflexions. Mais c'est là seulement une apparence, qui correspond rarement « à l'essence des choses ».

Dans ces conditions, conseille Clausewitz, il importe de ne pas se laisser troubler, de ne pas suivre la pente naturelle de

la peur et « avoir une confiance aveugle dans les résultats de sa propre réflexion antérieure, afin de s'armer de la sorte contre les impressions dissolvantes du moment ». D'où l'importance d'une bonne formation, par l'étude de l'histoire militaire surtout. Toutefois, il convient d'envisager celle-ci en éliminant des récits la part de vantardise et de glorification incluses dans les relations des auteurs intéressés.

Tels sont, brièvement résumés, les conseils que Clausewitz prodiguait à son royal élève. Il est symptomatique qu'ils se terminent par cette phrase: « Quelque grand sentiment doit animer le chef de guerre. Telle l'ambition d'un César, la haine de l'ennemi que ressentait Hannibal, la fierté d'une fin glorieuse d'un Frédéric le Grand. »

Cet aperçu de l'enseignement clausewitzien était utile, car il permet de comprendre, mieux que l'examen de quelques propos sur des points précis, l'ensemble de la pensée du philosophe de la guerre sur les caractères propres de cette dernière. En effet, ce bref exposé — compte tenu des relations souhaitables entre la politique et la stratégie — nous fait constater une double priorité dans les choses de la guerre. D'une part c'est le « Cabinet » qui — tout en respectant la « grammaire de la guerre » — dicte la conduite du chef des armées et lui fixera les limites de son initiative. Par contre, pour la conduite des opérations, il s'agit de l'application d'un « art simple », mais les qualités intellectuelles et morales du chef, son caractère, sont la condition essentielle et indispensable du succès. Elles sont nécessaires pour lui permettre de voir et de commander en connaissance de cause, avec une parfaite appréciation du risque encouru et délibérément accepté. Elles seules le mettent en mesure de demander de ses troupes l'effort suprême en toute conscience et de surmonter toutes ces « frictions » qui rendent si difficile l'audacieux passage « d'une forme objective du savoir à la forme subjective du pouvoir ».

Fernand Th. SCHNEIDER